

L'Humanité
publié le 1^{er} février 2016
par Rosa Moussaoui

Roberto Zucco, course folle et collisions



ici, le filet se resserre autour du tueur (Pio Marmaï),
dévisagé par sa propre image dont les affiches couvrent les murs.
photo : Jean-Louis Fernandez

Richard Brunel met en scène un Roberto Zucco au rythme enlevé. Par flashes successifs, l'errance du serial killer se brise en collisions qui finissent par le perdre.

C'est l'ultime pièce de Bernard-Marie Koltès, écrite au crépuscule de sa vie. Roberto Zucco naît d'une fulgurance : un avis de recherche placardé dans le métro. Beauté à couper le souffle, regard énigmatique... la photographie fait chavirer l'écrivain, qui transforme un fait divers – la cavale d'un tueur en série – en épopée au parfum de scandale. Mis en scène par Richard Brunel, ce Roberto Zucco créée à la Comédie de Valence et joué au TGP de Saint-Denis prend un relief inédit. Le serial killer n'est pas à proprement parler, ici, le héros, le personnage central. Sa trajectoire se brise en collisions successives, explosives rencontres qui dessinent des séquences assemblées à la manière d'un montage cinématographique au rythme impétueux. Première évasion dans l'aveuglement des projecteurs et des lampes torches de myopes gardiens de prison. Cette première échappée tout en ombres et lumières conduit Zucco sur le chemin d'un deuxième assassinat aux motifs indéchiffrables. Retour sur les lieux du crime, le foyer familial. Après le père, la mère, trompée par la douceur de ce gosse au visage d'ange habité par une « bête sauvage ».

L'urgence, la rage assassine et l'imminence de la mort se mêlent au désir

Dans un entrelacs de coursives et d'escaliers métalliques, à l'ombre de murailles de béton décrépît, l'errance de Zucco en croise une autre, celle de la Gamine, une adolescente qu'étouffent d'autres prisons – familiale, sociale, affective. Pio Marmaï et Noémie Develay-Ressiguiet, magistrale Gamine, insufflent à cette rencontre une charge émotionnelle et sensuelle à suspendre le temps. L'adolescente est libérée d'une virginité

aussi encombrante pour elle que précieuse aux yeux des siens, et c'est tout son monde qui déraile. À la fois détruite et transfigurée par Zucco, son amante d'un jour le perd aussitôt, prétexte à sa propre évasion. Dans les impasses lugubres du Petit Chicago qu'éclairent des lueurs blafardes, le premier fuit encore, apparaît, disparaît, joue des poings, minaude, tue encore. Le ballet des prostituées, des flics et des souteneurs emporte la seconde, qui s'égare, vendue par son propre frère, proie idéale de la concupiscence des hommes. Vengeance ? C'est elle qui trahit, cède à la délation, déclenche l'implacable mécanique qui finira par perdre l'assassin. Derrière les clôtures d'un jardin public, deuxième collision. C'est la danse macabre de Zucco avec la dame élégante, bourgeoise désenchantée aux répliques acides, qu'il prend en otage. L'urgence, la rage assassine, l'imminence de la mort se mêlent au désir. Zucco tremble, les badauds glosent, la victime s'impatiente et blâme le monde entier, jusqu'à son propre fils que le serial killer finit par tuer sur un malentendu. Le filet se resserre autour du tueur, dévisagé par sa propre image dont les affiches couvrent les murs. C'est la fuite finale, les retrouvailles avec la Gamine, l'illusion d'une ultime ascension. N'est-ce pas par les toits qu'il faut s'évader, toujours, pour contourner les murs auxquels se cognent ceux qui rêvent de liberté ? Plus dure sera la chute. Zucco tombe, antihéros aux habits tachés de sang qu'achève un rageur lynchage. Dans les heurts de cette course effrénée, se déploie tout l'univers de Koltès. Lieux interlopes transformés en matrices dramatiques où l'on touche, par des successions de flashes, à toute l'ambivalence des liens entre les êtres humains.